

Journée ARTEA 28 septembre 2019

« Corps de l'enfant et circuit de la demande »

Stéphane Fourrier Psychiatre, Psychanalyste

« La relaxation thérapeutique Bergès permet une véritable exploration du corps et de l'image mentale, à condition que le toucher et la mobilisation du thérapeute s'accompagnent de signifiants qui n'ont rien à voir avec une pédagogie cognitive, ou une description imaginaire, mais avec une reconnaissance symbolique (...) ».

« Dans la cure, il ne s'agit pas de chercher le sens, ou de nommer dans le but de connaître, il s'agit d'aborder, à travers le transfert entre l'enfant et le thérapeute ce qui fait que le corps est humain, à savoir qu'il est parlé. » J. Bergès 2003.

Le corps de l'enfant est au centre des demandes qui amènent les parents à consulter. La relaxation thérapeutique permet de prendre en compte ce corps en le dégageant d'emblée de ce circuit où il est pris. Nous verrons, en l'illustrant d'exemples cliniques, à quelles conditions fondamentales peut s'opérer cet écart, et les conséquences sur le transfert de cette opération symbolique que soutient le thérapeute.

Ne pas comprendre

Lacan donna une conférence le 2 décembre 1975 au Massachusetts Institute of Technology, parue dans *Scilicet*, 1975, n° 6-7, pp. 53-63. Est restée célèbre la réponse qu'il y fit à une question portant sur l'âme.

« La seule chose qui me semble substantifier l'âme est le symptôme.

L'homme penserait avec son âme. L'âme serait l'outil de la pensée. Qu'est-ce que ferait l'âme de ce prétendu outil ?

L'âme du symptôme est quelque chose de dur, comme un os.

Nous croyons penser avec notre cerveau.

Moi, je pense avec mes pieds, c'est là seulement que je rencontre quelque chose de dur ; parfois, je pense avec les peauciers du front, quand je me cogne. J'ai vu assez d'électro-encéphalogrammes pour savoir qu'il n'y a pas ombre d'une pensée ».

Cela me rappelle un enfant à qui j'ai fait expérimenter la relaxation thérapeutique. Au sortir de la séance de généralisation, il me demande : « Quand est-ce qu'on fait les os ? ». Et puis à la séance concernant le visage, il s'exclame : « Pourquoi il est mou mon nez ? Il n'y a pas d'os ? », et il ajoute : « Ça veut dire quoi le qui-vive ? ». Je ne peux pas vous expliquer ce que cela pouvait bien signifier. Ça me paraît d'ailleurs très important d'en rester à ce non-savoir. Mettre le corps au centre de l'affaire c'est d'abord ça : on ne va plus rien savoir, plus rien comprendre. Seule compte la surprise. La seule chose dont on est sûr, c'est que la relaxation va faire quelque chose. Elle commence même à produire ses effets dès avant la première séance. Voilà un fondement de la technique. À mon avis, il faut fuir tout prétendu thérapeute qui va vous expliquer comment sa thérapie fonctionne. Lacan disait dans la même conférence faite aux Etats-Unis :

« Un corps ça se reproduit par une forme. Forme qui se manifeste en ceci que ce corps se reproduit, subsiste et fonctionne tout seul. De son fonctionnement nous n'avons pas le moindre renseignement. Nous l'appréhendons comme forme. Nous l'apprécions comme tel par son apparence. Cette apparence du corps humain, les hommes l'adorent. Ils adorent en somme une pure et simple image ».

La seule chose que nous pouvons appréhender, ce qui donne un peu de substance, c'est cette dimension symptomatique, à savoir que ça parle. Non pas que le corps parlerait. Il n'y a pas de langage du corps qui nous dirait ce que le corps dit. Il y a là un pur réel, dans le sens lacanien, qui diffère de la réalité dans laquelle nous nous imaginons vivre qui n'est que la réalité des objets que nous nous sommes

construits. Le réel lacanien est au contraire quelque chose d'impossible à pénétrer, un impensable au delà de toutes les représentations qu'on peut se faire. Comme un os. Comme la mort. Un réel nécessaire pourtant pour qu'une quelconque pensée soit possible. Ce n'est pas la sensation, cette sensation dont on attend qu'elle objective quelque chose, qu'elle dise le vrai. Mais un éprouvé réel, différent de tout ce que l'on peut s'imaginer. On peut se cogner indéfiniment quelque chose sans vouloir admettre que là il y a un réel qui peut nous donner à penser au contraire. Pour ma part, je distingue les éprouvés réels, les émotions imaginaires, et les affects symboliques. Les éprouvés sont réels de laisser des marques en attente d'être vues et nommées ; les émotions sont imaginaires d'être partagées par tout le monde, de mouvoir chacun sur la même scène, le même circuit ; les affects sont symboliques d'assigner à une place dans la parole, dans un jeu de places différenciées.

La relaxation thérapeutique, permet de mettre le corps au centre de l'affaire, c'est-à-dire ce lieu de méconnaissance, ce « ça parle ». Et nous ne pouvons que nous apercevoir que ça a mis un ver dans le fruit du corps imaginaire, de l'image adorée. Ça produit tout un tas de chose : l'enfant dit des choses, sans qu'il sache lui-même ce qu'il dit, mais on voit bien là que quelque chose se passe, qu'un travail se fait, souvent à son insu.

Pour l'enfant que j'ai cité, ça a été spectaculaire. Je lui avais proposé de venir à un de mes groupes de relaxation parce qu'il avait de sérieux problèmes avec son corps et sa pensée était très en panne, rendant sa scolarité difficile et ses relations aux autres aussi. Malgré son placement en famille d'accueil depuis l'âge de 3 ans, il n'était manifestement pas sécurisé maintenant qu'il en avait 12, souffrant d'encoprésie, d'énurésie nocturne, se tapant la tête contre les murs, avec des gros troubles du sommeil. Le bilan psychomoteur relevait une hypotonie axiale importante et une absence de perception du bas de son corps. Au dessin qu'il a fait pour se représenter, il manquait l'entrejambe. Un corps mou et châtré, pourrait-on dire. Il disait : « Quand je suis nerveux, je tape les gens », et qu'il voulait être militaire pour tuer les gens. Sorte d'identification à un phallus

imaginaire réduit à ce que Lacan appelait la Schlague, le coup, dans son commentaire sur le texte de Freud «On bat un enfant ». Je vous rappelle qu'il y est question de l'amour du père et des limites à mettre au masochisme. Tuer les gens, c'est aussi un scénario imaginaire qui fait apparaître un peu d'autre à travers ces autres qui feraient bien d'avoir peur de mourir aussi. Peu de temps après le début de la cure de relaxation, cet enfant va même être exclu de l'établissement scolaire qu'il fréquentait et sa famille d'accueil voulait démissionner. C'est dire ce qu'il était capable de se cogner et comment il ne trouvait pas de limites à son masochisme. Pendant les premières séances il se blottissait dans une tente qu'il se faisait avec son blouson, recroquevillé sur le lit. Vinrent ensuite des comportements d'agrippement, manuellement, mais aussi des mouvements d'identification narcissique en mimant un autre enfant du groupe. Petit à petit il parut beaucoup plus à l'aise, capable de faire des associations, ou plutôt d'avoir des Einfälle comme dit Freud. Je rappelle que cela ne signifie pas « association d'idées » comme on le traduit habituellement, mais bien plutôt invasion, pénétration, comme quelque chose qui vient tomber dans la soupe de vos petites idées. Ça vient d'ailleurs, d'une autre scène. L'inconscient, le parlêtre comme disait Lacan, prend la main. Et bien sûr, comme pour tout bon inconscient, c'est du savoir sexuel dont il s'agit, celui qui a à voir avec la logique du signifiant : quand il y a un os ou pas d'os, ça fait une différence. Quand on est mort ou vivant aussi. Pendant la cure, des progrès sont apparus aux séances d'équithérapie auxquelles l'enfant participe en parallèle: il peut s'aider de la prise de conscience de ses états de tension sur lesquels il peut agir, il s'affecte de manière qui lui donne à penser en en parlant aux thérapeutes, il possède maintenant un bon tonus axial. Aux dernières nouvelles, il a finalement intégré un établissement en internat où ça se passe très bien. Il continue à avoir des temps dans sa famille d'accueil et va chez ses parents le week-end pendant lesquels ils l'accompagnent à des activités. Il veut toujours devenir militaire mais pour faire du saut en parachute cette fois. Là, il pourra apprendre à ne pas se cogner la dureté du monde réel. Il n'est donc plus sans aide, sans filtre, quand il est confronté aux autres et à sa propre vie pulsionnelle.

Le thérapeute en relaxation Bergès n'est pas là pour comprendre mais pour n'être que témoin de ce que la relaxation provoque. Bergès parlait de l'importance de ce témoignage par la mère dans le stade du miroir : « Les ratés du leurre viennent du ratage dans le stade du miroir de la prise à témoin quand l'enfant se retourne vers sa mère. Nous avons vu que dans ce mouvement, la mère n'obéissait plus à l'enfant. Mais en même temps, l'enfant ne se voit plus. Ce qui manque quand ça rate, comme dans tous les deuils des enfants, c'est, dit Bergès, justement des témoignages ».

Pour en revenir à notre premier cas, la demande à laquelle cet enfant avait affaire était une demande bien courante, celle bien sûr de ne plus bouger, d'être mort en quelque sorte. Comme tout enfant encore vivant, cette demande le transformait en combattant (cf l'enfance combattante de René Tostain). Un combattant utilise les armes dont il dispose. A défaut de signifiants, il y a ce petit bâton, cet os, cette différence entre le mou et le dur, ébauche de monde symbolique, cette véritable première lettre dans le réel, en recherche d'un corps qui puisse compter au milieu des autres corps, en recherche des limites d'un corps, limites symboliques d'un corps inscrit dans la parole, qui soutienne le signifiant, le « ça parle » dans le dire qui vient à la bouche de l'enfant. Chaque corps a besoin de sa propre âme, comme l'âme de l'instrument à corde, ce petit bâton très dur qui permet à l'instrument de résonner. Si l'enfant n'entre pas dans ce processus de produire cet objet, qui articule son corps au symbolique, qui le parle en lui donnant la parole, il risque de pâtir, d'être joui par le langage, d'être réellement tout mou en l'occurrence ou tout dur dans des agirs imaginaires, des agirs qui mettent en scène sans autre scène.

La nomination en relaxation ne décrit pas le réel du corps, elle le trouve au contraire, en référence à ce qui fait bord pour le corps. Dès lors, ce qui a été nommé est perdu dans le réel. La trace que l'on ne voyait pas ne peut plus ne pas être vue et n'est donc plus en continuité avec le réel. Elle perd son statut de chose.

La compréhension que recherchent tant de thérapeutes ou de parents, cherche à mettre un terme, un point final, le point où le sujet

se tait, comme Atropos qui coupe le fil de la vie. L'élaboration au contraire consiste à toujours remettre à l'ouvrage la chaîne signifiante pour que le parlêtre reste le parlêtre. La demande qui nous est habituellement formulée porte sur le corps familial : le corps de l'enfant devrait entrer dans la jouissance du corps-à-corps familial, devrait être continuité, ne pas briser l'harmonie de cet idéal imaginaire que constitue l'enfant narcissique familial, l'enfant que les parents ont été ou auraient voulu être, qui représenterait un corps qui ne serait jamais confronté aux limites que lui imposent la reproduction sexuée et la mort, c'est-à-dire aux limites de la castration. L'enfant oppose normalement à cette demande sa vie pulsionnelle, ses propres désirs incestueux. C'est là que le leurre qu'évoquait Bergès est important : les désirs ne doivent pas rencontrer leur objet, mais un leurre avec lequel jouer en toute sécurité. La garantie de ce leurre est la métaphore paternelle, qui permet de ne pas avoir directement affaire au désir de la mère, qui introduit l'enfant à des signifiants qui ne sont et ne resteront que des promesses. La beauté de la mère devient une promesse de bonheur et seulement une promesse car le désir de la mère est tourné ailleurs, vers le père ou autre chose que l'enfant.

Ne pas materner

On peut supposer avec Jean Bergès qu'il y a du côté de l'enfant une véritable demande de reconnaissance, de reconnaissance symbolique. On voit que cette demande se fait avant toute recherche de se voir dans le miroir. Ne faut-il pas déjà qu'un autre fasse miroir pour que la demande de reconnaissance passe alors par le faire-valoir de l'image dans le miroir ? Se pose alors la question de ce en quoi peut consister, par exemple pour le thérapeute en relaxation, cette fonction de faire miroir. Il me semble que cette question présente deux écueils : celui du rôle de maternage que le thérapeute est tenté d'adopter et celui de ce qu'on peut s'imaginer comme des stades à parcourir à nouveau, et avec succès paraît-il, avec le thérapeute. Le danger étant de s'imaginer que le processus de séparation dépendrait d'une sorte de fusion initiale, de dyade, entre la mère et l'enfant ou entre le thérapeute et l'enfant. C'est en effet le fond imaginaire de

nombreuses théories du développement, pas seulement neuro-développementales mais aussi de psychanalyse appliquée, et de nombreuses pratiques psychocorporelles. On retrouve là l'adoration d'une image, dont parlait Lacan dans la citation que je vous ai faite. L'idolâtrie porte spécialement sur le corps de la mère qu'il s'agit de quitter. L'erreur est d'imaginer ce corps, qu'il faut assurément quitter, comme un corps entifié, chosifié, sans bords, sans manque. La Chose, das Ding, dont parlait Freud, existerait pour de bon. La mère représenterait donc cet idéal moderne de corps de jouissance. Heidegger avait bien compris que le vase ne contenait pas l'eau, que seul le manque, le vide creusé dans le vase le faisait vase. Qu'est-ce donc qu'un vase sans l'eau, sans ce vide ? Qu'est-ce qu'une mère sans enfant, et même sans le signifiant père ? Qu'est-ce que l'enfant si personne ne lui parle ? Pourquoi un enfant qui se sait abandonné invente-t-il des jeux symboliques sexualisés au lieu de se précipiter dans n'importe quels bras ? Pourquoi ne s'étonne-t-on pas que des enfants braillent à la rentrée scolaire alors qu'ils pourraient tout simplement halluciner cette bonne dyade qu'ils auraient faite avec leur mère ? Au lieu de ça, ils vagissent, ils appellent, ils crient, en un mot ils exercent leur pulsion invocante en recherche de rencontrer un autre pour produire l'objet petit a qui l'organiserait, pour lancer leur cri dans le champ de l'Autre comme on lance un hameçon pour faire accourir leur mère et son trésor des signifiants au lieu de se laisser détruire par la pulsion dans la jouissance. Quand ils crient « maman » en pleurant, alors même que maman est là, ils sont dans la douleur qui consiste à saturer ce signifiant « maman » qui ne répond plus. Ils ne s'en sortent qu'en tendant les bras vers la mère qui leur parle, qui par ses signifiants fait que le corps est à nouveau parlé. S'ils parviennent eux-mêmes assez équipés de signifiants pour produire une articulation signifiante comme le jeu dit du Fort-Da (parti/là) que Freud a observé chez son petit-fils, il y a production par l'enfant lui-même de quelque chose qui lui permet d'exister symboliquement à partir des signifiants qu'il s'est appropriés. Il s'agit en fait d'un jeu du Fort n'est-ce pas. De plus, ce n'est pas la mère qui serait Fort et qu'il faudrait ramener. C'est un objet qui rend l'enfant existant car manquant et désirant. Un objet qui ne symbolise pas la mère pour

l'avoir ainsi toujours avec lui, mais qui symbolise son absence, y fait un trou, trou qui permet de désirer, de fonctionner. Lacan l'appelait l'objet petit a pour dire que cet objet est la petite lettre qui va permettre à l'enfant d'écrire sa propre grammaire de son corps. L'enfant ne veut pas rester avec cette mère envahissante sur les bras, envahissante car trop absente aussi bien que trop présente, qui le fait disparaître autant par son absence que par sa présence. Seule la relation symbolique, la relation de parole, à partir des paroles de la mère que l'enfant a pu s'identifier, permet de se séparer. Elle le permet car elle fait faire un écart par rapport au corps-à-corps incestueux.

D'ailleurs les mères et les enfants ne s'y trompent pas. A la sortie d'une séance de relaxation, quand cette petite fille retourne dans la salle d'attente retrouver sa mère, celle-ci ne la voit tout simplement pas. « Je ne l'ai pas reconnue » me dira-t-elle. Elle ne s'est pas dit que sa fille avait changé. Elle ne l'a pas du tout vue. Aucun objet-regard entre elles. La fille n'était donc que le double de la mère dans le miroir, sans prise à témoin possible, sans aucune image perdue qui ouvre à la jouissance phallique. Autre exemple : ce garçon plongé dans l'angoisse d'abandon, qui se rapproche de sa mère, pourtant assise à son côté, en lui disant : « maman, sois à côté de moi ». Il sentait bien sans pouvoir mieux l'exprimer qu'il n'y avait pas la bonne distance pour que sa mère soit vraiment à ses côtés, symboliquement. Il s'épuisait dans les agirs à la recherche de ce qui lui donnerait cette sensation que seule la parole de la mère pourrait lui donner, qui là aussi rendrait l'objet-agitation motrice, si j'ose dire, séparable, créant une distance et une proximité entre eux.

Sans reconnaissance symbolique, la prétendue dyade n'existe pas du tout. Aucun accordage ! Ce qui faisait dire à Lacan que le deux n'est possible que si l'on compte jusqu'à trois.

La demande de reconnaissance symbolique est souvent confondue avec des demandes de maternage. Comme cette petite fille qui par sa séduction et son anticipation constante de la demande de l'autre, savait si bien faire fondre les cœurs maternels de toute une équipe

de soin. Les séances de relaxation l'ont confrontée à ne pas pouvoir jouer de sa séduction et à être obligée d'affronter courageusement son complexe de castration, ce qu'elle fit dès la première séance en se servant de ses mains comme d'un cache-sexe. On voit là que l'image du corps n'a rien de cognitif mais qu'elle ne peut exister que trouée. La relaxation lui a permis de découvrir son corps comme un tout petit quand il l'explore et joue avec ses doigts, ses pieds, d'être plus elle-même et d'élaborer la perte comme dans la phase du miroir, d'accéder au non, à la pensée et à la parole.

Ne pas contrôler

Dans le même ordre d'idée, les mobilisations pratiquées dans la pratique de la relaxation thérapeutique ne se rapportent pas à de la vérification, du contrôle. Le thérapeute ne mobilise pas pour vérifier par lui-même, manuellement, que son patient est bien détendu, et il n'attend pas de son patient la confirmation que la séance aurait été bonne, aurait fait du bien, en agrémentant la chose par un beau dessin par exemple. De même, quand il nomme ou qu'il suggère, ce n'est pas avec le souci que l'enfant ait bien compris.

Les mobilisations en relaxation thérapeutique méthode Bergès ne visent qu'à confronter le patient au réel de son corps, corps pris dans les trois dimensions du réel, de l'imaginaire et du symbolique, qu'il sache où est son bras réellement alors qu'il l'imaginait ailleurs et ne pensait pas y interroger le signifiant « bras », qu'il tienne compte de l'éprouvé réel de son état de tension au lieu de s'évader hors de toute réalité. Les nominations sont toujours les mêmes donc ne sont en aucun cas des interprétations. Il s'agit de confronter le patient au fait que son corps est pris dans le symbolique, pris dans le découpage fait par le signifiant : un bras est un bras, et des bras on en a deux, un de chaque côté. Cela me rappelle cette jeune fille dont j'ai déjà parlé ailleurs. Elle était envahie d'angoisses à l'idée de se séparer de maman, ce qui compliquait beaucoup sa vie et enquinait toute la maisonnée. Après la séance portant sur les deux bras, elle me dit : « C'est incroyable, je ne m'étais jamais aperçue que j'avais deux parents ». C'était en effet incroyable de ne s'en être jamais aperçu.

Sa vie a été beaucoup plus simple après. Il ne s'agissait donc pas de partir d'une sensation qui objectiverait un soi dont elle se ferait une représentation qui lui donnerait enfin confiance en elle et lui permettrait de mettre peu à peu de la distance avec sa mère. Il s'agissait au contraire de se réveiller d'un cauchemar où on ne peut pas sortir de maman. Les mots ne transcrivent rien du tout. Le langage on ne l'acquiert pas, on y rentre. Il s'agit d'y être, écrire ses propres signifiants pour ne pas s'y perdre. Alors ça fait quelque chose quand on verbalise cette simple différence qu'il y a là le bras droit et là le bras gauche. A chaque fois on ne sait pas ce que ça va faire car c'est le génie poétique de chacun qui va être là convoqué. Le thérapeute en relaxation thérapeutique doit donc bien rassurer l'enfant sur une chose : le thérapeute n'est pas une mère impossible à quitter ; ça va s'arrêter car le thérapeute n'a aucune main sur le corps de l'enfant.

Bergès disait qu'il fallait que la voix de la mère se retire. Je comprends cela comme la nécessité que la voix de la mère devienne audible, pour que l'enfant entende ce qui dans la voix de la mère se transmet de tout l'héritage qui le nourrit, qui le rattache à une filiation. Sinon, l'enfant colle à la voix de la mère ou s'enfonce dans le mutisme, enfant gardien d'un trésor dont il ne pourra jamais se servir.

Différence avec la psychanalyse

La question de savoir si la relaxation s'appuie sur la même chose ou tout autre chose que la psychanalyse rend perplexes beaucoup de psychanalystes. Les deux obéissent-elles aux mêmes règles ? Les deux pratiques sont-elles contradictoires ou même incompatibles ? La règle fondamentale de la psychanalyse est de tout dire, c'est-à-dire, plus exactement, de dire à l'analyste tout ce qui vient en mettant de côté toutes les intentions qui régissent habituellement les échanges avec autrui. Pour servir ces intentions, il est normal d'écarter tout ce qui pourrait nuire à ces intentions, en particulier tout ce qui est refoulé et qu'il faut refouler continûment. Au contraire, lors d'une psychanalyse, il s'agirait de ne rien écarter, de se libérer des résistances au retour du refoulé. Le psychanalyste n'est donc pas là pour comprendre, pas là pour vérifier si ce qui est dit serait vrai, pas

là pour donner la réponse attendue, les explications, les conseils, pas là pour coacher. En un mot, il ne vient pas combler un manque. Par contre, il part du principe que dans tout ce qui se dit, de la manière dont cela se dit, aussi dans les silences, dans tout ce qui peut se passer y compris dans la vie du patient entre les séances, il y a quelque chose d'autre qu'il faut lire, quelque chose qui s'écrit qui a à voir avec un indicible, quelque chose qui n'en finit pas de se dire. Ce n'est pas une vérité cachée qu'il suffirait de faire avouer, un secret à percer, un mystère à résoudre. Il ne s'agit pas de résorber tout ce qui ne serait pas conscient dans un idéal de conscience transparente à elle-même. L'important c'est l'acte de dire et non pas la compréhension du dire. S'agit-il de toujours dire la même chose ? Quelle part de la destinée de l'homme se dit dans ce dire ? Il ne s'agit pas d'un destin écrit d'avance, mais du rapport à ce qui est la matière de la destinée : le signifiant, ce qui peut s'écrire et faire symptôme, ce qui se noue de ce qui a été transmis, donné, dette symbolique que le sujet doit payer par toutes sortes de séparations qui le font vivre jusqu'à la coupure finale. Le fait de dire est en soi une coupure : coupure de ce dire, et par ce dire. Ce qui apparaît alors, c'est un autre, un autre qui est autre que l'autre habituel que l'on connaît, à qui l'on s'adresse pour qu'il croie à ce qu'on lui dit. En adressant ce dire, c'est à cet Autre avec un grand A que l'on s'adresse, et non pas à cet autre dans le miroir (l'axe imaginaire de Lacan) avec lequel chacun est dans cette lutte de prestige jusqu'à la persécution qui ne fait pas sortir de soi-même. Le rapport que nous entretenons avec notre corps étant comme le dit Lacan un rapport d'adoration d'une image, il est normal que ce corps se manifeste habituellement comme persécuteur.

Les principes sont-ils différents en relaxation thérapeutique méthode Bergès ? Il s'agit aussi de ne pas être dans le même rapport que d'habitude : la proposition de cure de relaxation suggère comme en psychanalyse de ne rien écarter, mais de prendre acte de tout ce qui peut venir : tensions, sensations, représentations, idées, émotions, absence de sensations, douleurs, etc. Faut-il rappeler encore qu'en relaxation Bergès il n'y a pas de bonne ou de mauvaise séance ? Exit l'imaginaire de la bonne séance, qui fait du bien, qu'on a bien réussi, qui fait plaisir à tout le monde. Si le thérapeute est dans

cette attente, c'est qu'il n'accorde aucune foi à ce qui peut s'écrire au fil des séances. De la même manière qu'un psychanalyste accorde crédit à la règle fondamentale qui vient faire tiers entre l'analysant et l'analyste, le thérapeute en relaxation Bergès doit se suffire d'attendre les effets de la technique qui agit comme un ver mis dans le fruit. Le fruit en question est le corps-à-corps que le patient entretient, maîtrise bien, dans ses relations avec les autres. Par sa proposition d'accueillir ce qui vient et de se concentrer autrement que d'habitude, le thérapeute ne vient pas rendre le corps présent, ne le fait pas parler, ne met pas des mots sur les soi-disant ressentis, ne le fait pas rentrer dans une soi-disant bonne relation avec son corps à lui. Il ne parle pas le vrai comme ne le fait pas non plus le psychanalyste. Il ne fait pas un avec l'enfant dans une dyade qui précéderait une séparation pour donner un enfant qui serait entier, qui ferait un avec son propre corps. Bergès disait que la dyade c'est de la blague. Le corps dont il s'agit en relaxation méthode Bergès n'est pas ce corps imaginaire qui s'apparente à la sphère avec son intérieur et son extérieur. Le corps en relaxation Bergès est ce dont on ne sait rien, corps dépouillé de ses oripeaux imaginaires, corps qui n'est pas là où les autres l'attendent, corps qui a certes une histoire et des antécédents même transgénérationnels, corps marqué, corps monument, corps empêtré dans des fixations, mais surtout corps d'un parlêtre, être en devenir par sa parole, capable d'anticiper et de créer.